

## MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 27 FÉVRIER 1852.

PREMIÈRE PAGE:—De la Constitution Française (suite et fin).

FEUILLETON:—Le Forgeron d'Anvers (suite).

ORDINATION.—Dimanche dernier, 22 du courant, M. l'évêque de Montréal a conféré l'ordre sacré de la prêtrise à M. H. Morin, les ordres mineurs à RR. FF. T. Du Rocher, J. Chopin, J. Sheer, J. Knowlson, J. Keem, N. Sorg, L. Langebein de la congrégation de Jésus. Les mêmes, à l'exception de F. Du Rocher, ont aussi reçu la tonsure. Cette ordination a eu lieu dans la chapelle du collège des Jésuites.

Du catholicisme comme essentiel à la perpétuité de la république américaine.

(Suite.)

Nous reprenons notre compte rendu de la lecture de M. Bryant sur le sujet ci-dessus indiqué.

Parlant des nombreuses religions qui se partagent les États-Unis, il s'exprime en ces termes :

« Bien que j'aie le désir et l'intention de donner la peinture la plus fidèle possible du protestantisme, j'élimerai de cet examen tous les protestants qui, méconnaissant toute religion, appellent le plan entier du christianisme un *humbug* ; car, à l'affirmation que la révélation tout entière est une fausseté ; qu'il en va tout autrement de la science naturelle. Ceux-là sont de leur propre aveu, des infidèles sans masque et ils en sont conséquemment venus à un point qui rend toute argumentation inutile. Ils sont des aujourd'hui barbares. Il est une autre classe d'un degré plus élevée que celle dernière, et à laquelle je m'abstiens également de faire allusion. Ceux-ci font usage de l'édition du Roi Jacques de la Bible, et professent la règle de foi protestante du « jugement privé » ; ils se réunissent aussi pour la célébration de leur culte, ils ont des pasteurs et des ministres pour l'enseignement théologique et les sabbats ordinaires, et dans cette classe sont les Unitariens, et ceux extrêmement nombreux, niant la divinité du Christ. Dans ce même nombre mais encore plus bas dans l'échelle, se présentent les sectes des communisants, les Unitariens, les Unitariens de Fanny Wright et ceux qui forment une société des Drois de la Femme. Non le même titre doit être comprise une portion considérable de la Société des Amis qui s'est choisie pour chef Elie Hick, et qui a même la divinité du Christ ainsi que tous les miracles de sa révélation, en se servant de la Bible comme d'un livre de leçons morales ; tous, bien entendu, faisant de la Bible l'application légitime de la règle de foi protestante du « jugement privé », selon laquelle il est permis à l'homme d'interpréter les saintes écritures de manière à autoriser tout écart de l'imagination humaine. C'est en dernier lieu je ferai abstraction des Mormons ou « Saints du dernier Jour » (d'vous importants parmi les sectes, et menaçant d'accabler tout un État à eux seuls.) Nous avons donc, d'après la supputation de quelques-uns d'entre les protestants eux-mêmes, supprimé une grande quantité du menu, pour réduire notre analyse à environ six dénominations ainsi désignées : les Baptistes, les Méthodistes, les Presbytériens, les Episcopaliens, les Unitariens et les amis ou Quakers. Tels sont ceux qui, si l'on en croit leur prétention, personnifient tout ce qu'il y a de doctrine dans la nation ; ils sont ces justes de Sodome qui ont empêché que la cité ne fût détruite. Mais, osons-nous qui doit surprendre et humilier, si nous efforçons de parvenir à la pure essence du protestantisme, à quel chiffre avons-nous réduit l'orgueilleuse nation protestante ? à quatre millions et demi ; ce qui n'est pas un cinquième de la population ; tout l'excédant de vingt-quatre millions d'ha-

bitants, si l'on en retranche environ deux millions de catholiques, étant ou noirement indifférent ou indifférent à l'ennemi violent de toute religion. Quel effrayant achèvement l'on a atteint vers la barbarie ! — Voyons maintenant combien l'on est éloigné de la pure essence du protestantisme. A la clôture de la réunion de *World's Convention* tenue il y a quelques années à Londres, par les ministres protestants, on procéda d'une façon passablement impie, à la face du monde, que la prière du rédempteur était à la fin exaucée, et que l'on pouvait désormais affirmer de l'Eglise chrétienne — cela voulant dire protestante — qu'elle était « une église sainte ». Pour le moment, je considérerais comme formant un seul corps ces dénominations diverses. Je crains de n'avoir à présenter en elles qu'un homme de paille ; mais je ne les méjugerai pas. Chacune par elle-même. Toutes conviendront, si vous le voulez, que les Apôtres ont été envoyés par le rédempteur pour instruire le monde. Chacune fait usage de la traduction de la Bible par le roi Jacques ; chacune, si on l'en croit, est la seule orthodoxe. Elles sont les traductrices de la vérité. L'une (celle de l'Apôtre l'Unitarienne) doit être par conséquent et prouve par une argumentation étrange, à l'aide de sa Bible, qu'il n'existe pas un lieu de châtiment et que, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas d'enfer. L'Apôtre méthodiste vous démontrera, par le même livre, que le châtiment sera précipité dans l'enfer, ainsi que toutes les nations qui font oubli de Dieu ; mais en même temps, il vous prouve que la régénération baptisale n'est pas une doctrine de l'Eglise chrétienne. « Sur ce point vous êtes d'accord », s'écrie à son tour la haute Eglise épiscopaliennne. — « Notre Eglise enseigne positivement le contraire, admettant la régénération baptisale. » — « Vous êtes malheureux, tous les adeptes n'y croient pas, non plus que nos évêques. » — « Vos évêques ! qu'on les enlève, ces vieux rats du loup ! » dit, trompé à son tour l'Apôtre presbytérien, « un tel ordre n'a pas de place dans l'Eglise ; nos ordres, sans eux, dans les ordres sacrés aussi bien que n'importe lequel d'entre vous, et nous pouvons contester aussi bien qu'eux le sacrement de la cène du sauveur ainsi que le baptême. » — « Le baptême et la cène ! » s'écrie le Quaker « on ne trouve point une parole de la Bible ! Le divin chef de l'association n'entend nullement que nous l'accomplissions corporellement, mais spirituellement au contraire. » — « Perles mineurs du peuple ! » s'exclame l'Apôtre Baptiste « ne voyez-vous pas aux termes clairs des écritures, que vous vous abusez tous ; que certainement il vous faut le baptême et le baptême par l'eau ; mais que ce jet ou cette infusion n'est point un baptême. Pour qu'il y ait baptême, il faut une immersion complète ! »

Tel est ce corps homogène, ce collège apostolique, ou plutôt cette Babel de confusion des langues. Est-ce que le grand chef de cette Eglise institua jamais un pareil corps de préceptes contradictoires ? Fonda-t-il jamais un système composé d'éléments aussi divers ? Considérez cependant le protestantisme comme Eglise unique, (et il n'est aujourd'hui rien moins qu'infidèle) il n'ajoute pas encore foi aux enseignements les plus clairs de l'Eglise chrétienne ; encore moins s'accorde-t-il à cet égard. Bannissons de vos esprits l'absurde idée que le protestantisme possède l'unité, et laissez chaque secte subsister, comme cela est effectivement, à part, l'une indépendante de l'autre. Considérant ensuite chaque dénomination en particulier, je soutiens qu'aucune ne croit aux doctrines qu'elle professe. Elle ne croit pas à la divinité du Christ, à la supputation de quelques-uns d'entre les protestants eux-mêmes, supprimé une grande quantité du menu, pour réduire notre analyse à environ six dénominations ainsi désignées : les Baptistes, les Méthodistes, les Presbytériens, les Episcopaliens, les Unitariens et les amis ou Quakers. Tels sont ceux qui, si l'on en croit leur prétention, personnifient tout ce qu'il y a de doctrine dans la nation ; ils sont ces justes de Sodome qui ont empêché que la cité ne fût détruite. Mais, osons-nous qui doit surprendre et humilier, si nous efforçons de parvenir à la pure essence du protestantisme, à quel chiffre avons-nous réduit l'orgueilleuse nation protestante ? à quatre millions et demi ; ce qui n'est pas un cinquième de la population ; tout l'excédant de vingt-quatre millions d'ha-

bitants, si l'on en retranche environ deux millions de catholiques, étant ou noirement indifférent ou indifférent à l'ennemi violent de toute religion. Quel effrayant achèvement l'on a atteint vers la barbarie ! — Voyons maintenant combien l'on est éloigné de la pure essence du protestantisme. A la clôture de la réunion de *World's Convention* tenue il y a quelques années à Londres, par les ministres protestants, on procéda d'une façon passablement impie, à la face du monde, que la prière du rédempteur était à la fin exaucée, et que l'on pouvait désormais affirmer de l'Eglise chrétienne — cela voulant dire protestante — qu'elle était « une église sainte ». Pour le moment, je considérerais comme formant un seul corps ces dénominations diverses. Je crains de n'avoir à présenter en elles qu'un homme de paille ; mais je ne les méjugerai pas. Chacune par elle-même. Toutes conviendront, si vous le voulez, que les Apôtres ont été envoyés par le rédempteur pour instruire le monde. Chacune fait usage de la traduction de la Bible par le roi Jacques ; chacune, si on l'en croit, est la seule orthodoxe. Elles sont les traductrices de la vérité. L'une (celle de l'Apôtre l'Unitarienne) doit être par conséquent et prouve par une argumentation étrange, à l'aide de sa Bible, qu'il n'existe pas un lieu de châtiment et que, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas d'enfer. L'Apôtre méthodiste vous démontrera, par le même livre, que le châtiment sera précipité dans l'enfer, ainsi que toutes les nations qui font oubli de Dieu ; mais en même temps, il vous prouve que la régénération baptisale n'est pas une doctrine de l'Eglise chrétienne. « Sur ce point vous êtes d'accord », s'écrie à son tour la haute Eglise épiscopaliennne. — « Notre Eglise enseigne positivement le contraire, admettant la régénération baptisale. » — « Vous êtes malheureux, tous les adeptes n'y croient pas, non plus que nos évêques. » — « Vos évêques ! qu'on les enlève, ces vieux rats du loup ! » dit, trompé à son tour l'Apôtre presbytérien, « un tel ordre n'a pas de place dans l'Eglise ; nos ordres, sans eux, dans les ordres sacrés aussi bien que n'importe lequel d'entre vous, et nous pouvons contester aussi bien qu'eux le sacrement de la cène du sauveur ainsi que le baptême. » — « Le baptême et la cène ! » s'écrie le Quaker « on ne trouve point une parole de la Bible ! Le divin chef de l'association n'entend nullement que nous l'accomplissions corporellement, mais spirituellement au contraire. » — « Perles mineurs du peuple ! » s'exclame l'Apôtre Baptiste « ne voyez-vous pas aux termes clairs des écritures, que vous vous abusez tous ; que certainement il vous faut le baptême et le baptême par l'eau ; mais que ce jet ou cette infusion n'est point un baptême. Pour qu'il y ait baptême, il faut une immersion complète ! »

Le *Cambria* est le dernier arrivage qu'il nous ait transmis. Cet événement a causé une vive sensation.

ANGLETERRE.—Le parlement a été ouvert le 3 février par la Reine, qui a prononcé le discours suivant :

Milords et Messieurs.—Le temps est venu où, selon l'usage, je puis profiter de vos conseils et de votre assistance pour la préparation et l'adoption des mesures que le pays peut exiger. Je continue d'entretenir les relations les plus amicales avec les puissances étrangères. Les affaires compliquées du Duché de Schleswig-Holstein ont continué d'occuper mon attention. J'ai toute raison de croire que le traité entre l'Allemagne et le Danemark dont les bases ont été posées il y a deux ans à Berlin, sera, sous peu, exécuté en son entier. Je regrette que la guerre survenue il y a plus d'un an sur la frontière Est du Cap de Bonne-Espérance, se continue en ce moment. Je remarque avec une satisfaction sincère que la tranquillité s'est rétablie dans presque toute l'Irlande, mais je regrette en même temps d'avoir à vous dire qu'en certains endroits des comtés d'Armagh, Monaghan et Louth, des crimes de la dernière gravité ont été commis. Les moyens que donnent les lois existantes ont été promptement employés pour parvenir à la découverte des complices ainsi qu'à la répression d'un système de brigandages et de violences funestes aux intérêts les plus chers du pays.

Messieurs de la chambre des communes.—

J'ai donné ordre de mettre sous vos yeux les estimés de l'année dernière. Je l'espère avec confiance sur votre loyauté et votre zèle à l'égard des subsides que requiert le service public.

La Reine a aussi rappelé dans son discours les réformes dont le besoin se fait sentir dans plusieurs départements judiciaires. Un projet de loi est en voie de préparation touchant ces réformes. Elle a aussi fait allusion à l'opportunité d'octroyer l'an prochain à la colonie de la Nouvelle-Zélande, des institutions représentatives.

A l'égard de la recette publique, la réduction considérable de taxes et d'années dernières ne l'a pas diminuée proportionnellement. Le revenu de la présente année suffit aux exigences du service public, tandis qu'une diminution notable de l'impôt concourt au bien-être de la nation.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, le télégraphe a signalé l'arrivée à New-York du steamer *Atlantic*.

Un déplorable suicide a été commis la semaine dernière à Rouen. Une jeune fille du nom d'Emme Ledu, alla résolument se placer sur les bords du chemin de fer du Canada et de Vermont au moment où la locomotive venait avec impétuosité vers elle. En un instant la malheureuse fut entraînée sous les roues des chars et broyée d'une horrible manière. Elle ne survécut que peu de minutes et ces mots : « tuez-moi, tuez-moi ! » furent les derniers qu'elle prononça. Une enquête juridique a constaté que la défunte n'était point atteinte d'aliénation mentale, mais que cet acte de désespoir a eu pour cause l'abandon où l'avait laissée un séducteur.

LA TEMPÉRANCE A RHODE-ISLAND.—La loi du Maine sur la Tempérance, après avoir été adoptée le 7 février dans l'assemblée législative de cet Etat, par 34 voix contre 26, a néanmoins été négative dans le sénat à une majorité de deux voix.

Les journaux américains annoncent que la loi du Maine prohibant la vente des boissons fortes, doit être intriquée par la Cour Suprême des Etats-Unis, comme violant la Constitution.

## CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

La bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mon premier écrit m'encourage à *bourriller* encore quelques feuilles ; mais aujourd'hui c'est pour offrir à M. Dessaulles mes remerciements pour la réponse pleine de noblesse, de dignité, de convenance, de savoir vivre et de raison, m'inspirant à la fois à ma critique. Je n'attendais pas moins de sa liberté et de son respect pour la doctrine qu'il soutient, sa liberté de discussion.

Je regrette de n'avoir pas évité les fautes qu'il a signalées dans ma critique, et dans l'espérance qu'il conservera la même modération, j'ajouterai ici quelques mots d'explication pour lesquels je demande l'indulgence de vos lecteurs.

Dans ma communication que vous avez publiée je portais la dette du Canada à 24,500,000 ; M. Dessaulles a raison de déclarer ce chiffre erroné ; je l'avais en effet tiré de ses lectures dont il garantissait l'exactitude comme exactes. Néanmoins avant d'adopter le chiffre qu'il veut y substituer j'ai cru devoir prendre quelques renseignements et j'ai trouvé qu'au temps où les lectures ont dû être prononcées, l'hon. Merritt, alors membre du cabinet, ne la portait qu'à 24,250,000. Ainsi donc une apologie à vos lecteurs sur ce point.

J'observais que ce montant n'était pas énorme, quoique ce soit une somme considérable ; ce qui est très possible ; en effet l'économie est une qualité entièrement relative, et ce qui est énorme dans un cas donne peut-être l'être pas dans des circonstances différentes ; ainsi une rente seigneuriale de six sous par arpent est regardée comme énorme par le censitaire et très modique par un seigneur. De

même la dette du Canada qui serait énorme si le pays était sans ressources, ne l'est pas lorsqu'on nous pouvons en payer l'intérêt aussi facilement que nous le faisons et de plus former un fonds pour en amortir le capital.

Il paraît que j'avais également tort en disant que le gouvernement américain avait laissé fusiller ses nationaux à Cuba, avant qu'il eût été possible de savoir s'ils le méritaient. Eh bien ! je suis encore ici amendé honorablement, et pour réparer davantage cette perçable injustice, je dois dire que depuis cet événement déplorable, le gouvernement américain a supplié et intercédé pour que les *condamnés* qui allaient subir le même sort pour avoir trop désiré l'annexion de l'île de Cuba aux E. U., et que la Reine d'Espagne a généralement rendu à sa liberté.

M. Dessaulles avait dans ses lectures assimilé notre position actuelle à l'esclavage, et nous offrait l'annexion comme moyen d'arriver à la liberté ; ne m'était-il pas permis après avoir décrié l'échafaudage sur lequel il avait hissé son idole de dire qu'en adoptant son plan ce serait substituer un esclavage à un autre ? Il nous annonce emphatiquement que des ministres anglais avaient déclaré que nous serions délégués de l'indépendance à l'Angleterre, et nous fait dire que le Canada le demanderait pourqu'il alors ne chicaner si je dis dans ce cas que notre dépendance est limitée, lorsque nous avons l'indépendance en perspective ? Et en nous annexant aux E. U., n'abandonnerions-nous pas nos Canadiens, le premier et le principal attribut de la souveraineté, celui d'asseoir l'impôt par le règlement des douanes, suivant les exigences de notre commerce et de nos besoins ? M. Dessaulles ne peut nier que nous perdons de suite ce droit ; en vain nous dira-t-il que, formant partie intégrante de l'union nous continuerons au gouvernement général, il n'en restera pas moins établi que cet attribut de la souveraineté ne sera plus l'apanage exclusif du Canada ; (car ce n'est plus être souverain que de partager le pouvoir qu'on avait seul) et dans le congrès il pourra rencontrer trente autres états égaux qui pourront avoir des intérêts contraires ; il faudra que le Canada s'y soumette ; ses trente *gangs* deviendront donc ses maîtres, et il n'aura pas l'alternative de se retirer de cette union ; plus d'indépendance en perspective, la fédération le tiendra attaché à elle pour toujours. Avez je donc tout de dire que cette union serait une dépendance perpétuelle ? Comme le dit M. Dessaulles, dans sa réponse, nous serons esclaves, présentement comme l'Etat de New-York, et si nous le sommes. Cela est parfaitement logique, et il faudrait fermer les yeux à la lumière pour ne pas admettre que l'Etat de N. Y. pas plus qu'aucun autre Etat ne jouit isolément des pouvoirs dont le Canada est en possession sous le nom de colonie. La question si le peuple de ce pays du gouvernement ou le gouvernement du peuple ne s'est pas présentée et j'avoue que je ne suis pas cette proposition nouvelle. J'ai toujours compris que le gouvernement était essentiel à la société et que sans lui la société ne pouvait exister ; que le peuple est tellement dans l'impossibilité de gouverner que dans les Etats démocratiques il faut nécessairement une délégation du pouvoir dont on se plaint à dire que le peuple est le maître pendant que ce pouvoir est la condition d'existence. Ce qui fait prétendre c'est qu'en entrant dans l'union américaine nous nous engageons dans une association perpétuelle que nous ne pourrions dissoudre quand même elle tendrait à nous annihiler ; que ce serait une aliénation de notre indépendance comme canadiens ; que ce serait affaiblir sinon anéantir les attributs de souveraineté que nous possédons exclusivement que d'admettre à les exercer conjointement avec nous et sur un pied d'égalité, des tiers dont les intérêts peuvent être différents ; et qu'enfin il n'y avait pas dans l'annexion d'avantages assez importants pour balancer les sacrifices qu'elle nous imposait.

Mais, me dit-on, « nous ne sommes pas sur un pied d'égalité avec le peuple anglais qui n'est pas comme nous gouverné par un *prince* ou *prince* ». Ce premier commis c'est le ministre des colonies mandataire du peuple, représentant le peuple dont nous sommes partie intégrante, d'après vos principes démocratiques. Il est vrai que nous n'avons pas voix délibérative au parlement impérial, mais il ne

de sa surprise ; elle se contenta de remercier par une respectueuse révérence, et d'assurer que la maison qu'il envoyait serait sûrement bien fâchée de ne pas pouvoir lui être utile ; qu'au reste elle reviendrait dans quelque temps pour s'informer s'il persévérait dans sa résolution. Brigitte ne fut pas plutôt partie que Quentin se mit, comme il arrive souvent en pareil cas, à regretter ce qu'il venait de faire.

Quentin venait de détruire lui-même la communication mystérieuse, mais bien douce qui s'était établie entre lui et celle qu'il venait si profondément. Il se priva volontairement de la visite de son ange gardien terrestre. Mais le sentiment de sa dignité l'emporta ; il se dit que c'était réellement Mlle de Vrindt qui se trouvait, son cœur le comprenait, et ne l'en estimait pas moins.

En effet, lorsque Brigitte eût rapporté à Marguerite ce qui était arrivé, si la jeune fille n'éprouva au premier moment un peu de dépit, sa seconde impression fut au contraire toute en faveur du jeune homme et de sa noble délicatesse. Les paroles si touchantes qu'il lui avait adressées, au cas qu'il fût devenu, lui semblaient aussi exprimer un attachement résigné et elle ne put s'empêcher de se faire répéter par Brigitte les plus petits détails de cette conversation. La bonne femme ne manqua pas de l'informer en même temps de la nouvelle occupation à laquelle se livrait son protégé. Marguerite lui donna ordre d'achever à la procession du lendemain, plusieurs des images de Quentin, qu'il signait de ses

les. Dès qu'elle les eut entre les mains, elle les porta à son père, en lui racontant l'histoire du forgeron, et lui rapportant que c'était lui qu'ils avaient entendu chanter et vu tirer de l'arc, lui enfin qui avait fait le beau grillage de la place Notre-Dame. Elle ajouta que malade maintenant, il tâchait de tirer parti de ce talent nouveau, pour pourvoir à l'existence de sa vieille mère. De Bos était entré sur Pentrefuite, et tandis que de Vrindt louait et admirait de si rares dispositions dans un jeune ouvrier qui n'avait jamais eu le moindre conseil, lui au contraire, comme s'il avait deviné que c'était ce même forgeron qui l'avait défilé avec tant d'énergie, se mit à critiquer à outrance les petites figurines. Marguerite, plus mécontente de lui que jamais, se promit décidément à elle-même de ne point prendre pour mari un homme qui ne savait apprécier le bien et le vrai, ni en fait d'art, ni en fait de sentiment. Tout occupée de ces pensées, elle disait à demi-voix en traversant le corridor obscur qui conduisait de l'appartement de son père à sa petite chambrette : « Que ne donnerais-je pas pour que Quentin fût le peintre et de Bos le forgeron ? »

Un léger bruit qu'elle crut entendre, la fit tressaillir ; elle regarda autour d'elle avec inquiétude, et, quoiqu'elle ne vit personne, elle se reprocha son imprudence.

Sa crainte d'avoir été entendue, n'était pas chimérique : dame Brigitte savait maintenant le secret de Marguerite. Enchantée du rôle important qu'elle espérait jouer, la bonne femme résolut tout aussitôt de mettre la chose en

train ; elle zéna la première occasion pour faire une visite à Quentin, et le trouva un peu mieux portant, quoique toujours profondément triste. Il répondit aux questions qu'elle lui adressait, que sa santé, meilleure à la vérité, ne lui permettait cependant pas de longtemps, de reprendre son ancien état, qu'il d'ailleurs lui déplaisait plus que jamais, et que par conséquent il ne voyait devant lui qu'une suite de soucis et de peines.

Ce serait bien étrange pourtant, répondit Brigitte, qu'un homme aussi habile que vous, M. Meis, ne pût gagner sa vie autrement que par ce métier fatigant et grossier.

— Je n'en ai pas appris d'autre malheureusement ! mon père était forgeron.

— Si vous n'en avez pas appris d'autre, vos dispositions naturelles n'y ont elles pas suppléé : n'est-ce pas vous qui avez fait le célèbre grillage ? Ne joutez-vous pas du luth ? et enfin, vos figures et images de saints, ne sont-elles pas l'admiration de tout Anvers ?

Meis secoua tristement la tête.

— Si fait, si fait, répliqua Brigitte, et je ne suis pas si stérile que je n'aie entendu de mes propres oreilles le très honnête maître de Vrindt déclarer que vos dessins étaient excellents et promettaient beaucoup.

— De Vrindt ! s'écria vivement Quentin, et un vil incarné se répandit sur son visage.

— Oui, oui, le célèbre de Vrindt, dont le témoignage vaut bien quelque chose, je pense ! C'est Mlle Marguerite sa fille, qui court les rues, lui montrant, dès qu'elle les, ent entre les mains.

Le cœur de Quentin battait violemment, mais ses yeux restaient fixés à terre.

— Et alors ?... dit-il enfin, en interrompant le silence de Brigitte.

— Et alors... et alors... ah ! je ne sais plus rien, sinon que le père de Vrindt a admiré vos dessins, si bien que la fille s'est écriée : par suite de cela avec son prétendant, on fiancé, comme ils disent ; je ne sais comment il faut nommer un semblable original.

— Avec le peintre de Bos, à cause de mes images ?

— De vos images ?...

Messis était hors de lui à la seule idée qu'il lui était possible de devenir peintre.

Etre peintre ! c'était là ce qui depuis longtemps avait germé d'une manière obscure et douloureuse dans son cœur. A présent, il le voyait clairement, il savait ce qu'il voulait, et ni les obstacles, ni la pauvreté, ni la privation de tout soutien ne pouvaient plus ralentir son élan. Oui, peintre ! Marguerite le veut ! Il n'en avait plus d'autre pensée, ne voyait plus à un autre but. Il se mit à composer avec une nouvelle et infatigable activité une multitude de petites images, et ce travail, animé par l'espérance, eut tant de succès et fut si bien payé, qu'il lui eût bientôt rapporté une somme suffisante pour commencer le voyage artistique qu'il méditait. Mais quand le moment de l'entreprendre fut venu, et qu'il se trouva à la veille de s'éloigner pour longtemps de sa ville natale, de sa mère et de Marguerite, alors les difficultés se présentèrent en masse à son esprit, et la pensée douloureuse que, mé-

me s'il parvenait, malgré elles, à réussir dans son art, il lui faudrait pour cela des années, et qu'alors, sans doute, il ne retrouverait plus Marguerite libre, le tourment par-dessus tout... Il voulait chercher à la voir avant son départ, lui tout avoir, lui dire la résolution qu'une parole d'elle lui avait inspirée ; il voulait lui jurer une fidélité éternelle et lui demander le même serment. — Mais quoi ? cela serait-il loyal ? oserait-il, dans l'incertitude de sa propre destinée, décider de celle de cette jeune personne, et lui arracher une promesse qu'elle regretterait peut-être, qu'elle ne pourrait d'ailleurs remplir que contre la volonté de son père ? — Non, il ne lui parlera pas ! il s'éloignera en silence.

Ce fut la résolution à laquelle il s'arrêta après de longues réflexions. Il rencontra Brigitte, à qui il confia son plan. Celle-ci en fut toute saisie, et se reprocha d'être la cause de cette résolution qu'elle regardait alors comme une inexorable folie. Mais quand elle vit qu'elle était irrévocablement arrêtée dans l'esprit de Quentin, sans qu'il se dissimulât aucun des nombreux obstacles contre lesquels il aurait à lutter, quand elle vit surtout sa fermeté et son calme, elle courut avertir Marguerite de cette nouvelle. La surprise et la joie, la douleur et l'admiration, se succédèrent dans l'âme de la jeune fille. Elle se tint longtemps, sans elle dit : — Il part ! et c'est moi qui l'y ai poussé ; il part sans protecteurs, sans appuis, sans conseils... Combien il aura à souffrir avant de réussir... Oh ! il faut que je parle à mon père !